



HAL
open science

Camoufler l'artillerie pendant la Grande Guerre

Christophe Pommier

► **To cite this version:**

Christophe Pommier. Camoufler l'artillerie pendant la Grande Guerre. Camouflage et abstraction, FeliXart Museum, Mar 2019, Drogenbos, Belgique. ⟨hal-03750632⟩

HAL Id: hal-03750632

<https://hal.science/hal-03750632v1>

Submitted on 22 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Camoufler l'artillerie pendant la Grande Guerre

Christophe POMMIER

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le champ de bataille est un espace manquant de visibilité. En effet, la combustion de la poudre noire employée par les armes à feu portatives et par l'artillerie, dont les tirs sont multiples, produit d'épaisses et d'opaques fumées qui réduisent considérablement la vision des soldats. Cet aspect explique notamment l'emploi d'uniformes aux couleurs vives, la présence de drapeaux et l'utilisation de la musique militaire pour se repérer et pour communiquer.

Cependant, dans cette période d'intenses progrès dans le domaine de l'armement qu'est la seconde moitié du XIX^e siècle, la poudre noire ne permet plus d'exploiter au mieux les innovations techniques et balistiques proposées, ses résidus encrassant fortement les mécanismes des armes. En 1884, Paul Vieille, un ingénieur français du Laboratoire central des Poudres et Salpêtres, trouve un procédé pour fabriquer une poudre propulsive qui se consume de manière continue et presque sans fumée ni résidus. Vieille utilise du nitrate de cellulose, un produit chimique explosif, qu'il gélifie dans un mélange d'éther et d'alcool¹. Plusieurs dénominations existent pour nommer cette poudre sans fumée : poudre V, poudre B², poudre blanche, poudre colloïdale, fulmicoton, cordite, coton-poudre...

L'artillerie adopte rapidement ces nouvelles poudres. Outre l'accroissement de la portée des armes, l'emploi de ces poudres conduit à la disparition de la majeure partie de la fumée qui recouvrait les champs de bataille. Les armées des principales puissances vont chercher à s'adapter à cette nouvelle donne. Ainsi, à la suite des enseignements de ses campagnes dans les Indes et de la Première Guerre des Boers, l'armée britannique adopte un uniforme de couleur kaki. De même, l'armée allemande adopte une tenue *feldgrau* (gris de campagne) en 1907. En France, des travaux sont lancés, mais les tenues d'essais dites « boër »

¹ Jules CHALLÉAT (général), *L'artillerie de terre en France pendant un siècle – Histoire technique (1816-1919)*, t 2, Paris : Lavauzelle, 1935, p. 210-235.

² La poudre de Vieille a besoin d'un nom de code pour dissimuler la découverte aux étrangers. Ce sera la poudre V, V pour Vieille. Elle deviendra deux ans plus tard, en 1886, poudre B en l'honneur du général Boulanger, ministre de la Guerre de l'époque, qui fait adopter le fusil Lebel, première arme portative à utiliser cette nouvelle poudre.

(1903), « beige-bleu » (1906), « réséda » (1911), ou celles proposées par Édouard Detaille³ (1912) ne sont finalement pas adoptées⁴.

De fait, pour l'artillerie de campagne, conçue comme une arme de soutien de l'infanterie, en retrait de la ligne d'affrontement, rien n'a été prévu en terme de dissimulation. La question de la visibilité est prise en compte – notamment grâce aux rapports des officiers observateurs de la guerre russo-japonaise⁵, mais l'invisibilité n'est pas recherchée pour autant : les pièces sont généralement peintes dans des tons olives, gris foncé ou gris-bleu. En France, le gris-bleu est adopté pour l'artillerie de campagne car assurant un compromis jugé satisfaisant entre discrétion et bonne conservation des poudres à l'intérieur les caissons⁶.

Si l'on conçoit aujourd'hui assez facilement l'intérêt d'atténuer la visibilité des hommes dans cette guerre de position qu'a été la Première Guerre mondiale – où les tranchées ennemies étaient parfois très proches – on peut se demander quel est l'intérêt de camoufler les matériels d'artillerie ? En effet, ces derniers, généralement déployés en arrière de la ligne de front, jusqu'à plusieurs kilomètres, devraient être moins visibles de l'ennemi.

Nous répondrons à cette question dans un premier temps, avant de s'intéresser aux moyens employés pour cette dissimulation : peintures, bâches et filets, mais également aux moyens déployés pour tromper l'ennemi par de faux objectifs.

Pourquoi camoufler l'artillerie ?

Outre la généralisation des poudres sans fumée dans les armées, les premières années du XX^e siècle voient le développement de l'aviation, qui permet une nouvelle observation du terrain. Il faut cependant attendre les premiers jours de la Première Guerre mondiale pour que les États-majors des belligérants comprennent les immenses possibilités qu'offre l'aviation, notamment en termes d'observation, tant pour le déplacement des unités ennemies que pour le réglage des tirs d'artillerie⁷.

Cette prise de conscience est rapide : dès août 1914, les aviateurs sont encouragés à prendre des photographies durant leurs reconnaissances. La mise au point et la fabrication

³ François ROBICHON, « Édouard Detaille et les débats autour de la tenue Réséda », colloque *Camouflage et abstraction*, Drogenbos, FeliXart Museum, 21 mars 2019.

⁴ Laurent MIROUZE et Stéphane DEKERLE, *L'Armée française dans la Première Guerre mondiale : Uniformes – Équipements – Armements (tome 1)*, Vienne (Autriche) : Verlag Militaria, 2007, p. 12-37.

⁵ Olivier COSSON, *Préparer la Grande Guerre. L'armée française et la guerre russo-japonaise (1899-1914)*, Paris : Les Indes savantes, 2013, p. 157-159.

⁶ CHALLÉAT, *op. cit.*, p. 352-354.

⁷ Michel GOYA, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris : Tallandier, 2004, p. 155 et 167-172.

d'appareils photographiques dédiés à la prise de vue aérienne se généralisent à l'automne 1914. L'étude des photographies, dont sont tirés des cartes, des plans et des rapports d'observations⁸, permet de repérer les emplacements exacts des tranchées, des abris d'infanterie, des postes de mitrailleuses, des batteries d'artillerie, des zones de stockage des munitions ou encore des routes d'accès. Une fois les calculs de tirs effectués – tâche aisée pour les artilleurs, un tir aussi nourri que précis peut être engagé sur l'objectif désigné. Dès le printemps 1915, la photographie aérienne est considérée comme indispensable à toute manœuvre militaire⁹.

Les artilleurs vont donc bien plus se camoufler de l'aviation adverse, qui opère des reconnaissances et des réglages de tirs, que de l'artillerie ennemie qui, comme eux, délègue l'observation à son aviation.

Enfin, toutes les artilleries – il faut bien le lire au pluriel : artillerie de campagne, de tranchée, lourde, à grande puissance, sur voie ferrée ou encore de montagne – ne sont pas concernées par le camouflage. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, plus les artilleurs sont proches du front, moins ils ont besoin de camoufler leurs pièces. Ainsi, quasiment aucune pièce de l'artillerie de tranchée, qui opère parfois dans la première ligne de tranchée, n'est camouflée. Généralement de dimensions réduites, ces pièces sont installées dans les tranchées et protégées sommairement avec des sacs de sable. Cette disposition semble suffire à leur dissimulation d'après les photographies de ces pièces en batterie, qui ne sont ni peintes, ni bâchées¹⁰, tout au plus est-il recommandé de masquer les ouvertures de tirs¹¹.

De même, les artilleurs cherchent aussi à dissimuler les voies d'accès¹² et les terrassements inhérents à l'installation d'une batterie d'artillerie¹³, tout comme les importants stocks de munitions qui, s'ils sont repérés, permettent à l'ennemi de déduire l'imminence d'une préparation d'artillerie et donc d'une offensive¹⁴. Les chevaux, présents en nombre

⁸ Paris, musée de l'Armée [désormais MA], Interprétation des photos aériennes, vers 1915-1916, n° 13249-6 et 13249-7 ; *Bulletin du service de la photographie aérienne au armée*, n° 3, 7 janvier 1918, n° 2012.0.130 ; *Étude sur les indices d'attaque ayant précédé l'offensive allemande du 15 juillet 1918 sur le front de Champagne*, 1918, n° 2762 BIB ; et Paris, Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, PETFOL-IE-47, *Campagne 1914-1918. Photos d'avion* [Vues aériennes du front, de l'Artois à la Lorraine], vers 1918.

⁹ Anthony PETITEAU, « Observer le paysage, regarder la guerre », *Vu du front, Représenter la Grande Guerre*, Paris : Somogy / musée de l'Armée, 2014, p. 73-78.

¹⁰ Guy FRANÇOIS, *Les canons de la victoire 1914-1918. Tome 3, l'artillerie de côte et l'artillerie de tranchée*, Paris : Histoire & Collections, 2010, p. 34-53.

¹¹ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *Instruction sur le camouflage – Texte*, Paris : Ministère de la Guerre, 1918, p. 51.

¹² *Ibidem*, p. 49-50.

¹³ *Ibid.*, p. 36-49.

¹⁴ *Ibid.*, p. 51.

important dans les régiments d'artillerie, sont également camouflés en étant peints (permanganate de potassium) dans des tons foncés¹⁵.

Camoufler par la peinture

En France, la première mention de dissimulation de pièces d'artillerie par la peinture date de 1894. Une note de l'État-major¹⁶ portant sur les matériels de l'artillerie de côte stipule ainsi qu'

« en vue de dissimuler les canons des batteries de côte aux vues du large, la couche de minium prescrite par la note du 31 mai 1879 est recouverte d'une couche de peinture dont la couleur est choisie de façon que ces objets, vus du large, ne se détachent pas de l'ensemble de l'ouvrage. La nuance varie avec les ouvrages ; elle peut ne pas être la même pour les différentes pièces d'un même ouvrage¹⁷. »

Si le terme de camouflage est absent de la note, la recherche de la dissimulation aux yeux de l'ennemi est indiscutable :

« La batterie doit être aussi invisible que possible du large. Pour atteindre ce résultat, il faut :
1° proscrire toute forme géométrique donnant des contours nets du côté de l'extérieur ;
2° donner au parapet l'aspect et la couleur du terrain environnant ;
3° peindre les pièces d'une couleur mate et d'une teinte approprié au fond ;
4° éviter que les pièces se détachent en silhouettes sur le ciel, et établir pour cela, s'il est nécessaire, des écrans¹⁸. »

Toutefois, ces prescriptions restent circonscrites aux batteries de côtes et ne semblent pas avoir été appliquées aux batteries relevant des places fortes¹⁹.

Il est cependant fort possible que ce soient ces préconisations qui guident les ordres donnés par le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, le 28 septembre 1914 lorsqu'il demande aux unités d'artillerie du camp retranché de Paris (CRP) de « diminuer la visibilité des batteries contre les observations à terre²⁰ » en supprimant les arêtes vives et les différences de teinte sur le terrain environnant²¹. Le 4 octobre suivant, le général Desaleux,

¹⁵ Cécile COUTIN, *Tromper l'ennemi – L'invention du camouflage moderne en 1914-1918*, Paris : Pierre de Taillac, 2012, p. 114-115.

¹⁶ La paternité de ces ordres et recommandations n'est pas mentionnée, mais relève vraisemblablement d'une des commissions militaires (peut-être d'inspection) œuvrant sur ces ouvrages et généralement composé d'officiers de l'Artillerie, du Génie et/ou de la Marine.

¹⁷ Vincennes, Service historique de la Défense [désormais SHD], GR 7 N 9, État-major de l'Armée, 1^{er} Bureau, Note du 19 mai 1894 – Peinture des matériels de côtes.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ La lecture des tables des matières des numéros de la *Revue d'artillerie* parus avant 1914 ne relève pas la divulgation de cette information.

²⁰ SHD, GR 23 N 52, Gouvernement militaire de Paris, Artillerie, ordre du général Gallieni du 28 septembre 1914.

²¹ *Ibidem*.

commandant de l'artillerie du CRP, ordonne « d'étudier de quelle couleur il conviendrait de peindre le matériel des batteries de place pour en diminuer la visibilité aux yeux des observateurs aériens²² ». Enfin, le 24 octobre, Gallieni ordonne de « faire des essais de peintures de pièces uniformes par batterie : vert sale, mousse, feuille morte, gris, etc...²³ » puis d'effectuer des observations aériennes afin d'indiquer la couleur à adopter « qui pourra d'ailleurs varier suivant la nature du sol ou de la plateforme²⁴ ». De son côté, le commandement du Génie du CRP stipule que les déboisements qui doivent être effectués pour permettre les observations et les tirs d'artillerie doivent veiller à conserver « un masque [forestier] qui gêne les lointaines ou aériennes de l'ennemi²⁵. »

Peu auparavant, une initiative isolée lance l'expérience du camouflage dit moderne. En août 1914, Eugène Corbin (1867-1952) est mobilisé en tant que maréchal des logis au 6^e régiment d'artillerie à pied (RAP) et affecté au camp retranché de Toul. Dès le mois d'août, il réfléchit à la possibilité de camoufler les pièces d'artillerie en les peignant. Il confectionne ainsi une maquette en bois qu'il peint dans des tons verts, ocre et marron²⁶. La maquette reprend les lignes d'une pièce de 120 ou de 155 mm du système de Bange, matériels en service au 6^e RAP. Il est cependant possible que ces premières idées n'aient pas connu de matérialisation en grandeur. Corbin continue ses recherches sur le camouflage. À la fin du mois de septembre 1914, des soldats de son unité sont tués près de leur pièce, repérée par l'aviation allemande, par des tirs de contre-batterie²⁷. Eugène Corbin demande alors à son ami le peintre Louis Guingot, affecté au 2^e régiment du génie de Toul, de lui confectionner des bâches et des tenues camouflées sur le modèle de ce qu'il a produit auparavant²⁸. Guingot s'exécute et Corbin en réalise d'autres sur le même modèle²⁹. Une expérimentation est menée peu après sur une équipe de pièce camouflée. L'opération est un succès : les hommes et le matériel camouflés ne sont pas repérés par avion depuis une altitude de 300 m³⁰.

²² SHD, GR 23 N 52, Gouvernement militaire de Paris, Artillerie, ordre du général Desaleux du 4 octobre 1914.

²³ SHD, GR 23 N 52, Gouvernement militaire de Paris, Artillerie, ordre du général Gallieni du 24 octobre 1914.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Cité par Jean-Paul AMAT et Guillaume BENAILY, « Place et rôle des forêts dans la défense du camp retranché de Paris », *Le camp retranché de Paris*, Paris : Somogy éditions d'art, 2015, p. 112.

²⁶ MA, Eugène Corbin, *Maquette de canon peinte pour des études sur le camouflage*, 1914, n° 2005.25.1.

²⁷ Patrick PECCATTE, « Cubisme et camouflage – un mythe de l'histoire de l'art », *Déjà vu*, 2018 [en ligne] : <https://dejavu.hypotheses.org/2220>, consulté le 27 février 2019.

²⁸ MA, Eugène Corbin, *Combinaison à cagoule, Manteau à pèlerine mobile, Vareuse, Pantalon-culotte, Vareuse, Gilet et Pantalon-culotte en toile ou en drap camouflé*, 1914, n° 2005.27.1 à 7.

²⁹ Les premières tentatives de camouflage moderne d'uniformes sont à mettre au crédit du peintre Louis Guingot (1864-1948) en 1914. Ces uniformes sont confectionnés par l'atelier de couture des Magasins Réunis de Nancy, que dirige Eugène Corbin (une veste, n° 81.3.9, est aujourd'hui conservée au musée lorrain, à Nancy). Ces tenues ne sont pas adoptées par l'État-major. Voir Frédéric THIERY, « "La première veste de camouflage de guerre du monde" est inventée par Louis Guingot », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 227, 2007/3, p. 7-21.

³⁰ PECCATTE, « art. cit. ».

Cette histoire est reprise par la suite, puis consignée par écrit³¹ en 1949, par Lucien-Victor Guirand de Scévola (1871-1950), un peintre également affecté au 6^e RAP à Toul. L'intérêt de Guirand de Scévola pour le camouflage et les relations dont il dispose le conduisent à prendre la tête de la section de camouflage (1915-1918) et d'être communément considéré comme le principal inventeur du camouflage moderne. De récents travaux ont cependant montré qu'il n'en était rien et que la paternité de ce procédé est à mettre au crédit de Louis Guingot et d'Eugène Corbin³².

Devant la réussite de ces essais, l'idée de camoufler les pièces et les positions d'artillerie s'impose progressivement. De manière générale, aucune réglementation n'est édictée et le camouflage des pièces est laissé à la libre décision des camoufleurs. Les plus anciens exemples relevés (1914-1917) montrent, par leur grande diversité, cette absence de réglementation et la liberté dont jouissent les peintres camoufleurs :

- simples lignes de couleurs foncées qui viennent briser les formes générales de la pièce³³ ;
- aplats de tailles moyennes de couleurs verte, marron et/ou ocre séparés par des lignes noires³⁴ ;
- larges aplats de couleurs vert, marron, grise et ocre séparés par des lignes noires³⁵ ;
- tâches de peintures irrégulières, de différentes couleurs, sans séparations, avec ou sans zébrures³⁶.

Des exemples de pièces d'artillerie plus décorées que camouflées sont également relevés : les pièces servent ainsi de support à des feuillages ou des arbres dessinés et peints de manière réalistes³⁷, quand il ne s'agit pas de paysages complets³⁸. Il est vraisemblable qu'il s'agisse du travail de peintres camoufleurs nouvellement affectés et peu, voire pas, mis au fait des techniques de dissimulation les plus appropriées.

³¹ Lucien-Victor GUIRAND de SCÉVOLA, « Souvenirs du camouflage (1914-1918) », *Revue des Deux Mondes*, décembre 1949, 2^e quinzaine, p. 718-720.

³² Voir en particulier THIERY, « art. cit. » ; et PECCATTE, « art. cit. ». Toutefois, ces travaux ne semblent pas connaître les instructions d'avant 1914 pour l'artillerie de côte.

³³ Guy FRANÇOIS, *Les canons de la victoire 1914-1918. Tome 2, l'artillerie lourde à grande puissance*, Paris : Histoire & Collections, 2008, p. 13.

³⁴ Bruxelles, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire [désormais MRA], *Canon de 155 mm court modèle 1890*, n° 06553.

³⁵ FRANÇOIS, *op. cit. (tome 2)*, p. 19, 23 et 38.

³⁶ *Ibidem*, p. 26, 27, 30 et 37 ; et MINISTÈRE DE LA GUERRE, *Instruction sur le camouflage – Planches*, Paris : Ministère de la Guerre, 1918, planche n° 29.

³⁷ Deutscher Überseedienst, *Album de la Grande Guerre, N° 12*, Berlin : Georg Stilke, 1916 ; et François VAUVILLIER et Pierre TOUZIN, *Les canons de la victoire 1914-1918. Tome 1, l'artillerie de campagne*, Paris : Histoire & Collections, 2006, p. 21.

³⁸ Boulogne-Billancourt, musée départemental Albert-Kahn [désormais MAK], Paul Castelneau, *Belgique, près Hogstade, Pièce de 320*, 1917, n° A 12 923 ; et FRANÇOIS, *op. cit. (tome 2)*, p. 44.

En 1917, un texte de la section de camouflage précise quelque peu, sans pour autant le règlementer, que le camouflage « s'obtient en badigeonnant irrégulièrement les canons et les caissons avec des couleurs mates (de teintes ocre, vert et noir [sic]), de façon à rompre la régularité des surfaces. La volée et la flèche du canon, les rais et les jantes des roues en particulier, seront tachetés irrégulièrement. Il est recommandé de procéder par larges taches³⁹. »

Cette absence de schéma imposé explique la diversité des motifs de camouflage des pièces d'artillerie française, même si l'on peut noter une certaine rationalisation⁴⁰. En effet, le camouflage même des pièces ne se fait plus à l'arrière du front, mais est intégré, du moins pour les pièces lourdes⁴¹, à la phase de fabrication en usine. Si le camouflage n'est pas règlementaire au sens militaire du terme, il constitue désormais une étape de la fabrication des pièces et répond aux orientations prescrites par la section de camouflage⁴².

En Allemagne, le camouflage apparaît en 1915, suivant l'exemple de l'armée française⁴³. Les motifs de l'artillerie allemande sont également assez libres au début de la guerre : larges aplats⁴⁴ ou tâches de tailles et de formes différentes⁴⁵, le plus souvent dans des tons ocre, vert et/ou marron, couleurs que des essais ont désigné comme étant les plus adaptées⁴⁶. Par la suite un camouflage composé d'aplats de tailles moyennes de vert, d'ocre jaune et de couleur terre séparés par des traits noirs⁴⁷ se répand largement – il semble inspirer le camouflage de type *Buntfarben Anstrich* utilisé en 1918 pour les casques et les blindés⁴⁸. Il ne remplace pas pour autant les camouflages déjà existant jugés efficaces, tel le camouflage de type géométrique multicolore (alternances de vert, de terre, d'ocre, de gris), qui perdure jusqu'à la fin de la guerre⁴⁹.

³⁹ Cité par VAUVILLIER et TOUZIN, *op. cit.*, p. 21.

⁴⁰ VAUVILLIER et TOUZIN, *op. cit.*, p. 52, 53, 59 et 62 ; FRANÇOIS, *op. cit. (tome 2)*, p. 16, 21-22, 28, 30-32, 43, 45-46, 49, 5 et 53-54 ; et MAK, Paul Castelnaud, *Sans titre* [Obusier de 370 mm modèle 1915 Batignolles-Schneider], 1917, n° A 71 794.

⁴¹ Par pièces lourdes on entend les calibres supérieurs ou égaux à 155 mm.

⁴² VAUVILLIER et TOUZIN, *op. cit.*, p. 42 et 53 ; et FRANÇOIS, *op. cit. (tome 2)*, p. 54.

⁴³ Ricardo RECIO CARDONA, *L'artillerie allemande. Organisation, armement et équipement 1914-1918*, Bayeux : Heimdal, 2017, p. 35.

⁴⁴ Mitchell, Australian War Museum, *Mortier de 21 cm modèle 1910 éclaté*.

⁴⁵ Warneton (Belgique), parc communal, *Canon de campagne de 7,7 cm modèle 1896 n/A camouflé* ; Brasschaat (Belgique), Musée Gunfire, *Obusier lourd de campagne de 15 cm modèle 1902* ; et RECIO CARDONA, *op. cit.*, p. 39, 59, 78-79, 122-125, 132-135, 236 et 242-243.

⁴⁶ RECIO CARDONA, *op. cit.*, p. 35.

⁴⁷ MRA, *Mortier de 21 cm modèle 1910* ; Berlin, Deutsches Historisches Museum, *Canon de place de 15 cm modèle 1892*, Wommelgem (Belgique), Fort Nr 2, *Canon d'infanterie de 7,7 cm L/27 Krupp*, *Canon de campagne modèle 1916* et *Obusier léger de campagne de 10,5 cm modèle 1899/09* ; et MAK, Auguste Léon, *Canons pris aux Allemands exposés place de la Concorde*, 1918, n° A 14 754.

⁴⁸ RECIO CARDONA, *op. cit.*, p. 85.

⁴⁹ Sydney, Hunter's Hill, *Canon lourd de campagne de 15 cm modèle 1913* ; et Alamy images, *Canons allemands capturés, France, après août 1918*, cliché n° : HE46FX.

Les camoufleurs de l'artillerie

Contrairement à une idée reçue, les artistes peintres ne sont pas la profession la plus représentée parmi les camoufleurs. En outre, comme l'a montré Patrick Peccatte⁵⁰, l'influence des avant-gardistes, en particuliers les cubistes, sur le camouflage est négligeable.

En France, Guirand de Scévola obtient du ministre de la Guerre la création d'une section de camouflage, placée sous sa direction, le 12 février 1915. Cette section connaît une croissance importante : de 125 hommes en 1915, elle en comprend 3 000 au moment de l'armistice⁵¹. Parmi eux, des décorateurs, des peintres, des mécaniciens, des tapissiers, des sculpteurs, des illustrateurs, ou encore des architectes, auxquels il faut ajouter l'emploi indirect, par recours à des commandes, à près de 10 000 civils, le plus souvent des femmes, dont un très grand nombre de couturières⁵².

Entre 1915 et 1918, les artistes représentent une assez faible proportion des peintres œuvrant à la section de camouflage : on trouve surtout des artisans peintres et des décorateurs qui travaillaient avant-guerre pour les théâtres et les opéras ou comme simples artisans⁵³. Et parmi les artistes, tous les courants artistiques d'avant-guerre sont représentés : académiques, postimpressionnistes, cubistes, symbolistes ou encore réalistes⁵⁴. Enfin, les peintres affectés à la section de camouflage ne sont pas tous astreints à des travaux de peinture. Ainsi, le cubiste André Mare (1885-1932) passe la majorité de la guerre à fabriquer et poser de faux arbres observatoires, ce qui lui vaut d'ailleurs d'être blessé lors d'une mission d'installation sur le front⁵⁵. Les canons camouflés qu'il dessine et peint dans ses carnets⁵⁶ relèvent de son activité d'artiste, en dehors du service, et non de projets de camouflage au profit de la section.

Bâches et filets de camouflage

⁵⁰ PECCATTE, « art. cit. ».

⁵¹ COUTIN, *op. cit.*, p. 33-37.

⁵² Antoine ROUSSEL, « Équipement individuel, camouflage et armes blanches », *Les armes de la Grande Guerre. Histoire d'une révolution scientifique et industrielle*, Paris : Éditions Pierre de Taillac, 2018, p. 278-282.

⁵³ *Ibidem*, p. 279, et PECCATTE, « art. cit. ».

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Nanterre, La contemporaine, André Mare, *Le 280 : canon camouflé*, 1914-1918, n° OR F2 30 ; et Saint-Germain la Blanche-Herbe, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, André Mare, *Le canon de 280 camouflé*, carnet de guerre n° 2, août-décembre 1915.

Cependant, le camouflage de pièces d'artillerie par la peinture n'est pas la mission principale de la section de camouflage⁵⁷. En effet, la fabrication de bâches, d'écrans, de trompe-l'œil et de filets, qui servent à camoufler n'importe quel type de matériels, de bâtiments ou d'objets, est bien plus importante⁵⁸. Le camouflage de l'artillerie et de ses installations – particulièrement ses importants stocks de munitions – requiert un nombre considérable de bâches et de filets de camouflage. Les premiers exemples de toiles tendues sont ainsi expérimentés dès 1914 avec les essais de Corbin⁵⁹.

Dans un premier temps, l'utilisation de la végétation est recherchée : « Tout couvert naturel aura [...] une supériorité incontestable sur le meilleur camouflage, parce qu'il rendra la tâche des observateurs infiniment plus difficile⁶⁰. » Pour l'artillerie, qui a besoin d'ouvertures pour permettre le tir des pièces, cette dissimulation dans un milieu naturel non modifié est quasiment impossible, hormis pour les pièces placées sous casemates – en terre et bois – et recouvertes par la végétation⁶¹. La dissimulation va donc être effectuée par l'utilisation de branchages, assemblés entre eux ou disposés sur des claies⁶².

Lorsque ces aménagements ne sont pas possibles – et c'est très souvent le cas, la dissimulation est effectuée par l'utilisation de grilles métalliques, de bâches et/ou de filets de camouflage. Plus facilement manipulable et imitant mieux la végétation, le filet de camouflage est très largement utilisé dans les années 1916 et 1917⁶³, notamment sur les pièces d'artillerie lourde sur voie ferrée⁶⁴. Ces filets, principalement réalisés avec du raphia, ne sont pas confectionnés par la section de camouflage, mais par des couturières de l'industrie privée⁶⁵. L'efficacité du raphia est appréciée car il est souple, imputrescible et peu fragile, en revanche la question de son ignifugation est plus complexe⁶⁶. En outre, l'emploi de fumigènes

⁵⁷ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 5-6.

⁵⁸ ROUSSEL, « art. cit. » », p. 278-282 ; et PECCATTE, « art. cit. ».

⁵⁹ PECCATTE, « art. cit. ».

⁶⁰ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 5-6.

⁶¹ MAK, Stéphane Passet, *Le capitaine Faivre du 53^e devant une de ses pièces*, 1915, n° A 74 174 S et *France, Conchy les Pots, Pièce de 75 sous casemate*, 1915, n° A 6 728.

⁶² La contemporaine, Fonds Valois, *La Croix-Blanche, Batterie 104. Canon de 155 long camouflé*, 1915, n° VAL 396/55 et 56 ; VAUVILLIER et TOUZIN, *op. cit.*, p. 25 ; FRANÇOIS, *op. cit. (tome 2)*, p. 10 et 15 ; et RECIO CARDONA, *op. cit.*, p. 88-89, 92-93 et 105.

⁶³ MAK, Paul Castelnau, *Belgique, Loo, Pièce de 240 sous camouflage*, 1917, n° A 12 928 ; RECIO CARDONA, *op. cit.*, p. 128-129 ; et Alamy images, *Bataille d'Amiens, août 1918, emplacement d'artillerie alliés camouflés*, n° ROM50R et *Emplacement d'artillerie*, 1918, n° A31CG8.

⁶⁴ MAK, Paul Castelnau, *Belgique, près Steenkerke, Pièce de 370*, 1917, n° A 12 919 et A 12 921 ; FRANÇOIS, *op. cit. (tome 2)*, p. 12, 16, 41 et 49 ; et Alamy images, *Pièce d'artillerie lourde sur voie ferrée de 38 cm*, n° P6CDF9.

⁶⁵ ROUSSEL, « »art. cit.» », p. 278-282.

⁶⁶ Charles MOUREU, *La chimie et la guerre. Science et avenir*, Paris : Masson et C^{ie}, 1920, p. 116-123 et 125-129.

est préconisé pour gêner l'observation aérienne ennemie, mais également pour masquer les rassemblements et les flux d'hommes, de matériels et de munitions⁶⁷.

De manière générale, l'*Instruction sur le camouflage* du 2 avril 1918 mentionne que « quel que soit le procédé employé, le camouflage n'a de valeur que *s'il est mis en place avant le commencement des travaux*, et s'il déborde largement le chantier à couvrir⁶⁸ », ce que confirme un document anglais intitulé « Remarques sur l'exploitation des photographies aériennes » : « Les Allemands ne commencent l'installation du camouflage que lorsque les positions de batterie sont achevées, leurs efforts se trouvent inutiles, pour cette raison que les positions ont été photographiées plusieurs fois, sans doute, au cours des différents stades de la construction⁶⁹. »

Concernant les techniques d'installation des bâches et filets de camouflage, le carnet de croquis du sculpteur Henri Louis Bouchard, consacré aux travaux de la section de camouflage à laquelle il est affecté, constitue un témoignage intéressant. Il en ressort une rationalisation des méthodes employées pour décider de l'emplacement des pièces et des munitions, aménager le terrain, implanter les pieux ou encore installer les filets⁷⁰ que l'on retrouve officiellement dans l'*Instruction sur le camouflage*⁷¹.

Ainsi, l'un des exemples les plus réussis de camouflage durant la Première Guerre mondiale est à mettre au crédit de pièces non peintes, les *Pariser Kanonen*, ces pièces d'artillerie à très longue portée qui bombardent Paris de mars à août 1918. Les quatre canons sont installés à 120 km de Paris, dans l'Aisne, secteur boisé et montagneux. Ils sont dissimulés sous d'immenses rideaux en grillage métallique recouverts de genêts et de branchages. Pour ouvrir le feu, des soldats montent aux arbres à l'aide d'échelles et écartent les rideaux. Pour brouiller les pistes, les Allemands ont créé de fausses traverses de chemin de fer un peu plus loin et ont camouflé les vraies grâce à des arbustes coupés et plantés dans des caissettes en bois. Lorsque les pièces tirent, des fumigènes répandent un brouillard factice qui empêche de détecter les lueurs des coups de départ⁷².

Après avoir découvert que les tirs provenaient de pièces d'artillerie, les Français organisent des patrouilles aériennes qui ne détectent pas les positions de tir. C'est grâce aux calculs balistiques et aux écoutes des sections de repérage par le son que sont localisés les

⁶⁷ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 27 et 49.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 15.

⁶⁹ Cité par FOSSA de (lieutenant-colonel), « Le camouflage dans l'armée », *Bulletin de renseignements du Génie*, n° X, mars 1919, Paris : Imprimerie nationale, p. 48.

⁷⁰ Roubaix, La Piscine – Musée d'art et d'industrie André Diligent, Henri Louis Bouchard, *Carnet 1914-1918* [carnet de croquis relatif à ses travaux à la section de camouflage], n° HBCarnet N° 56.

⁷¹ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 20-23.

⁷² FOSSA de, « art. cit. », p. 62-77.

emplacements des pièces d'artillerie. Pour le lieutenant-colonel de Fossa, « il est juste de reconnaître que [les procédés de camouflage allemands] plus militaires qu'artistiques, ont donné de bons résultats⁷³. »

Tromper l'adversaire

Cette volonté de tromper l'adversaire s'est généralisée rapidement, chez tous les belligérants, et est normalisée dès 1916. Ainsi, en France, l'*Instruction sur le camouflage* précise que « la défiguration d'un ouvrage vaudra quelquefois mieux que la recherche d'une dissimulation plus complète⁷⁴ » et préconise de donner l'apparence d'un ouvrage d'infanterie à une batterie d'artillerie, celle d'une petite gare à un épi d'artillerie lourde sur voie ferrée ou encore de prolonger une piste et d'aménager une zone d'arrivée factice afin de détourner l'attention des observateurs de la position réelle⁷⁵. « La création de fausses installations est un complément indispensable d'une bonne organisation camouflée⁷⁶. »

Pour l'artillerie, l'édification de doubles positions de tir – une vraie et une factice chargée d'attirer l'œil des observateurs aériens et donc les tirs de contre-batterie adverse – se généralise.

L'adversaire faisant de même, des conférences sur le camouflage et des séances de formation sont organisées afin que les observateurs puissent distinguer ces aménagements et ne pas se laisser abuser. C'est pourquoi la direction générale de l'instruction de l'artillerie aux armées diffuse les « Procédés employés par les Allemands pour dérober leurs batteries à notre observation⁷⁷ » dès le 2^e *Bulletin de renseignements de l'artillerie*. L'article insiste sur les détails à étudier afin de déceler les positions camouflées : voies d'accès mal camouflées, terre retournée pour réaliser une tranchée pour les câbles téléphoniques, postes d'observation ou de commandement, marques laissées par l'effet de souffle... Il détaille ensuite les étapes nécessaires à la réalisation d'une bonne double position : choix des positions et camouflage des travaux ; création des fausses installations ; multiplicité des emplacements de batterie ; scission des batteries ; déplacement temporaire des pièces et emploi de la fumée. La fausse position devant être jugée réelle par l'adversaire, les auteurs préconisent de simuler les voies d'accès (en y faisant passer des voitures d'artillerie), les dépôts de munitions et les abris

⁷³ *Ibidem*, p. 98.

⁷⁴ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 6.

⁷⁵ *Ibidem*.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 49.

⁷⁷ DIRECTION GÉNÉRALE DE L'INSTRUCTION DE L'ARTILLERIE AUX ARMÉES, « Procédés employés par les Allemands pour dérober leurs batteries à notre observation », *Bulletin de renseignements de l'artillerie*, n° 2, nov. 1917, p. 5-29.

(constructions factices), mais aussi les tirs (par des artifices) et les effets de souffle (par balayage du sol).

Ces doubles positions de tir sont aménagées par les artilleurs, mais leur travail est quelque fois complété par celui d'une section de camouflage, qui fabrique et installe des faux canons, des fumigènes ou encore des mannequins pour augmenter la crédibilité de la fausse position⁷⁸. Afin de tromper les observateurs adverses sur la précision de leurs tirs, des faux trous d'obus, réalisés avec de la toile peinte⁷⁹, peuvent également être installés⁸⁰.

En termes de camouflage de matériels d'artillerie, énormément de principes ont été mis au point durant la Grande Guerre : mise en peinture des matériels, que ce soit dans les couleurs – dominante de verts, de marron, d'ocre, de gris et de noirs – ou dans les formes – aplats, mouchetis ou formes géométriques – , utilisation de la végétation, des bâches, toiles et filets de camouflage. Au cours des périodes et conflits suivants, ces solutions sont réutilisées et améliorées.

À l'instar de l'émulation entre l'artillerie et la fortification, ce conflit inaugure celle, continuelle et toujours d'actualité, entre les moyens d'observations et d'analyse et le camouflage. Aux méthodes et moyens de dissimulation de plus en plus globaux et rationalisés, auxquels s'ajoutent la désinformation et la diversion, s'opposent le développement de la photographie aérienne et, surtout, la mise en place de bureaux d'interprétation et d'analyse de ces photos afin de renseigner au plus vite les États-majors des manœuvres de l'adversaire.

⁷⁸ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 24, et COUTIN, *op. cit.*, p. 146-147.

⁷⁹ MINISTÈRE DE LA GUERRE, *op. cit. (texte)*, p. 25-26.

⁸⁰ MA, *Étude sur les indices d'attaque ayant précédé l'offensive allemande du 15 juillet 1918 sur le front de Champagne*, 1918, n° 2762 BIB.

Bibliographie

- Collectif, *Les armes de la Grande Guerre. Histoire d'une révolution scientifique et industrielle*, Paris : Éditions Pierre de Taillac, 2018.
- François COCHET et Rémy PORTE, *Histoire de l'armée française 1914-1918*, Paris : Tallandier, 2017.
- Cécile COUTIN, *Tromper l'ennemi – L'invention du camouflage moderne en 1914-1918*, Paris : Pierre de Taillac, 2012.
- Guy FRANÇOIS, *Les canons de la victoire 1914-1918. Tome 2, l'artillerie lourde à grande puissance*, Paris : Histoire & Collections, 2008.
- Frédéric-Georges HERR (général), *L'artillerie, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*, Paris : Berger-Levrault, 1924.
- François LAGRANGE (dir), *Inventaire de la Grande Guerre*, Paris : Éditions Universalis, 2005.
- François VAUVILLIER et Pierre TOUZIN, *Les canons de la victoire 1914-1918. Tome 1, l'artillerie de campagne*, Paris : Histoire & Collections, 2006.
- Ricardo RECIO CARDONA, *L'artillerie allemande. Organisation, armement et équipement 1914-1918*, Bayeux : Heimdal, 2017.
- *La Baïonnette [Les camoufleurs peints par eux-mêmes]*, n° 112, 23 août 1917.
- Base de données des « canons survivants de la Grande Guerre » : <http://www.passioncompassion1418.com/plateforme.html>